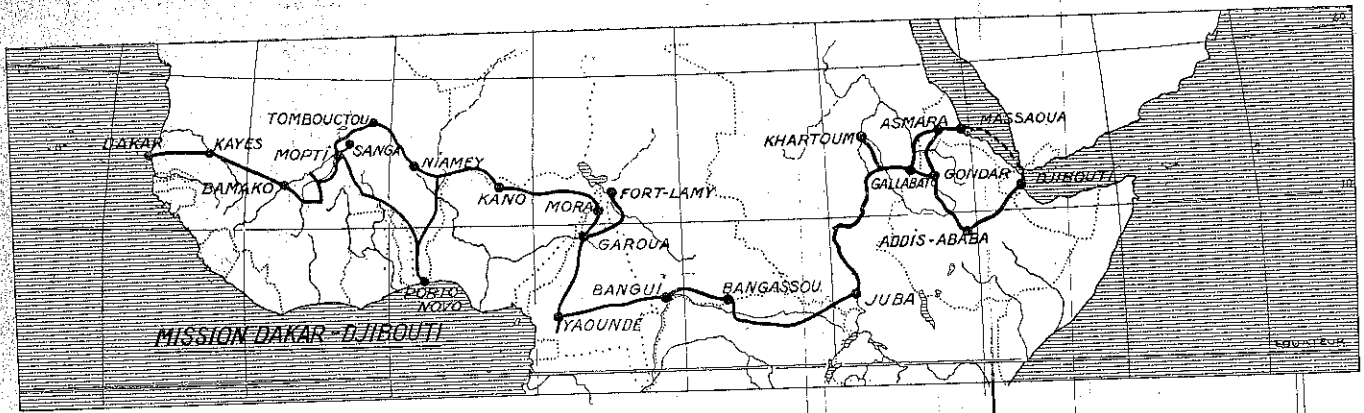




**MISSION
DAKAR-DJIBOUTI
1931-1933**

C. L. Roux 33



N° 2
(NUMÉRO SPÉCIAL)

MINOTAURE

Prix : 25 frs

SOMMAIRE

Couverture établie spécialement par Gaston-Louis ROUX.

Deux planches en couleurs.

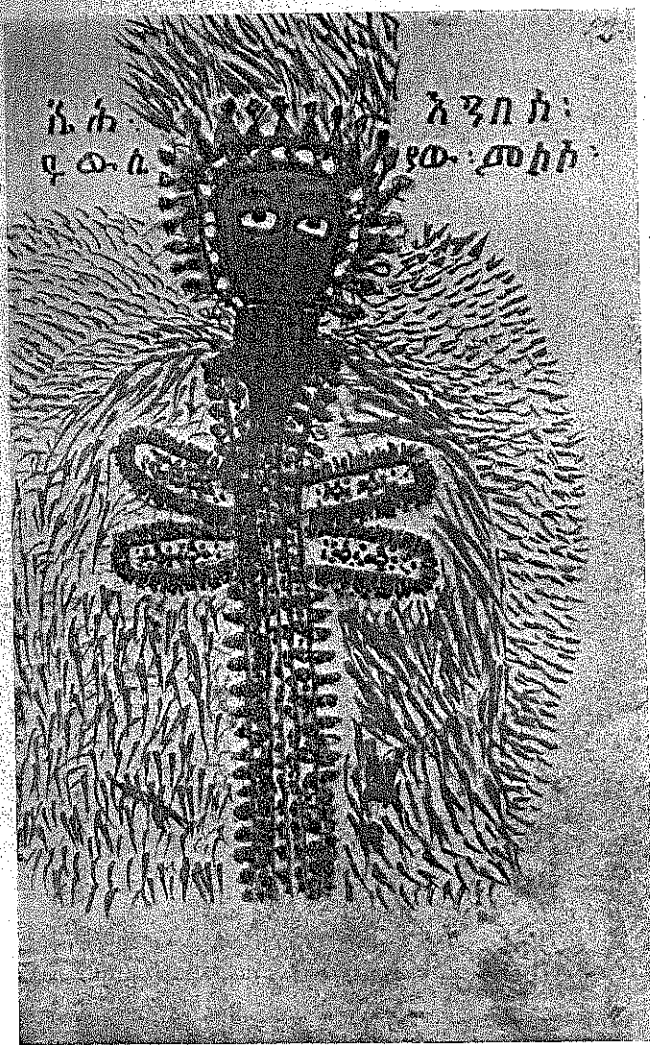
Un hors-texte monochrome.

- a) PAUL RIVET et GEORGES-HENRI RIVIÈRE, directeur et sous-directeur du Musée d'Ethnographie : *La Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti.*
- b) MARCEL GRIAULE, chef de la Mission Dakar-Djibouti : *Introduction méthodologique.*
 - I. ERIC LUTTEN : *Les « wasamba » et leur usage dans la circoncision.*
 - II. MARCEL GRIAULE : *Le chasseur du 20 octobre (cérémonies funéraires chez les Dogon de la falaise de Bandiagara, Soudan français).*
 - III. ANDRÉ SCHAEFFNER : *Notes sur la musique des populations du Cameroun septentrional.*
 - IV. DEBORAH LIFSZYC : *Amulettes éthiopiennes.*
 - V. MICHEL LEIRIS : *Le taureau de Seyfou Tchenger (un sacrifice aux génies zar dans une secte de possédés, à Gondar, Abyssinie).*

Documents sur les :

Faites de cases des rives du Bani (Bassin du Niger).
 Masques et casques de danse du Soudan français.
 Serrures sculptées d'Afrique occidentale française.
 Masques et objets rituels Dogon (Soudan français).
 Peintures rupestres de Songo (Soudan français).
 Sculptures,alebasses gravées et poteries du Dahomey.
 Peintures anciennes de la Haute-Éthiopie.
 etc., etc.

Nombreuses reproductions de scènes, types, sites, objets et documents divers se rapportant aux régions traversées par la Mission.



LE « ZAR » SREH ANBASO, DESSINÉ PAR ENGO BAHRI, INFORMATEUR DE LA MISSION A GONDAR (ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE).

venus de la maison mortuaire. Il tiendra un compte précis des performances accomplies par les deux combattants silencieux, sans cesse renouvelés, conjointement avec son collègue 7, dont l'une des tâches sera de reconnaître quelles femmes applaudissent à tel porteur de torche, quelle mimique est la plus prisée du public. Le 4 surveillera l'orchestre ; on conçoit qu'il suffira à peine à sa tâche. Le 6, tout en se mêlant au groupe obstruant l'entrée Sud-Est de la place, observera les ruées irrégulières des deuilleurs étrangers qu'il identifiera. Le 5, montant des ruelles aux terrasses, aura la surveillance des coulisses aux mille indiscretions et se rendra fréquemment à la maison du mort, de concert avec le 6, pour y puiser les dernières nouvelles. Si cette partie de la cérémonie avait lieu de jour, il serait entendu que chacun aurait en mains un appareil photographique léger. Que ce soit de nuit ou de jour, des chronomètres individuels permettront à chacun de noter l'heure des observations.

Cette position des enquêteurs n'est valable que pour une certaine phase de la cérémonie. Il leur faudra aviser dès que les groupes réaliseront d'autres combinaisons, dès que l'attraction centrale aura changé de sens.

Cet exposé succinct montre suffisamment la complexité du problème et les multiples chances pour que de nombreux faits échappent aux observateurs les mieux exercés. A ces différences

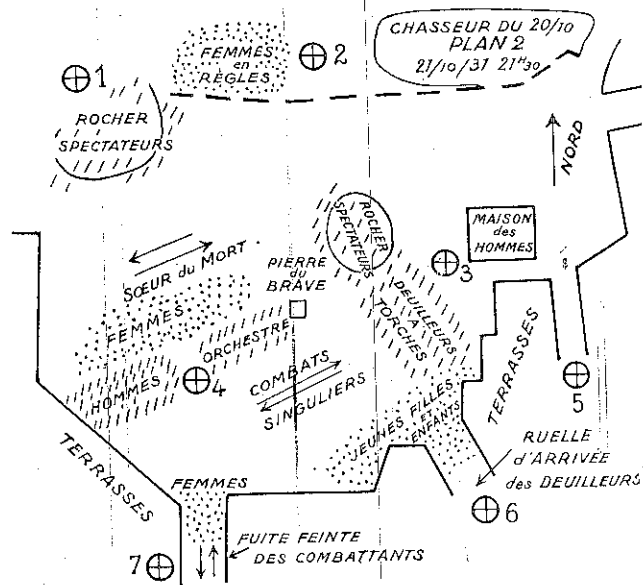
près qu'ils ne connaissent pas tous les assistants, qu'ils ne peuvent se relayer et qu'un remous de foule suffit à bouleverser le cadre, leur tâche est comparable à celle des sténographes de séance parlementaire.

Il y aurait beaucoup à dire sur les autres procédés d'enquête, mais il est temps de montrer l'intérêt capital du travail en collaboration dans une de ses manifestations types : le rapport.

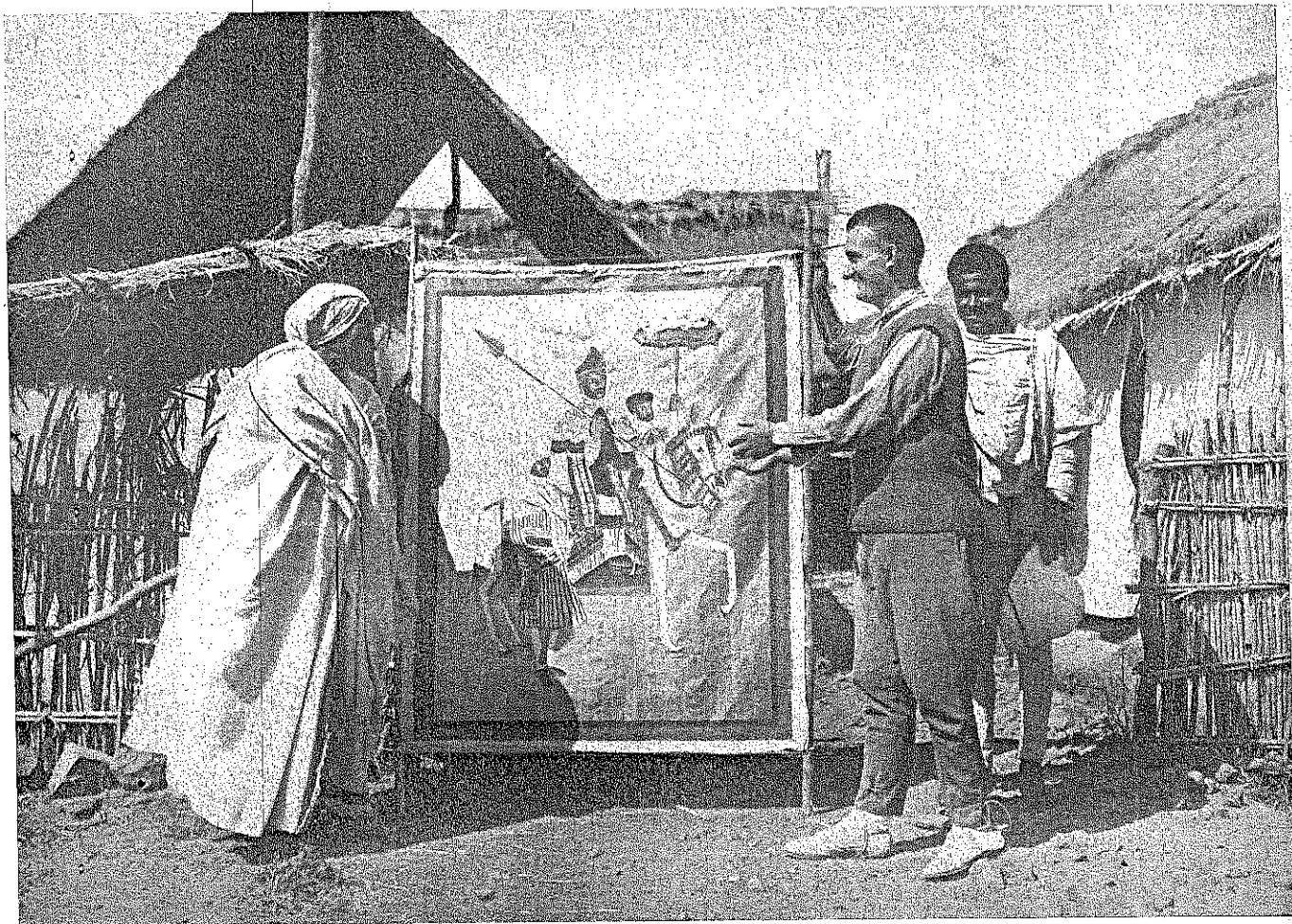
Il consiste en réunions quotidiennes — plus fréquentes en cas de bousculade — des travailleurs qui se communiquent les résultats obtenus dans les dernières heures. Comme plusieurs enquêtes comportent toujours des constatations communes même lorsqu'elles portent sur des questions très éloignées ou étudiées selon des procédés différents, il s'ensuit que le dossier de chacun est à tout moment traversé de coups de sonde qui en décèlent la teneur en authenticité. Le moindre doute donne lieu à deux vérifications au minimum : celles des deux collaborateurs en contradiction, et il est rare que la lumière ne soit pas faite rapidement ; au cas où l'obscurité persiste, il suffit de la circonscrire et d'en tenir compte comme telle pour en diminuer considérablement les inconvénients.

Ces discussions, ces exposés, ces contre-expertises, tiennent constamment en éveil l'attention de l'observateur non seulement sur ce qu'il a fait — et qu'il ne doit jamais considérer comme définitif — mais aussi sur ce qu'il doit faire. La connaissance de plus en plus approfondie des questions adjacentes, et même simplement celle qu'il acquiert peu à peu de l'ensemble des collaborateurs indigènes et des contingences de chaque information, lui donne une sûreté toujours accrue, un flair de moins en moins facile à surprendre dans la constitution de ses archives. Et ceci est senti par son partenaire — son adversaire — indigène.

L'examen tourne peu à peu à l'auscultation et celle-ci à la confession. Surpris d'entendre l'Européen faire allusion à des faits qu'il n'a pas décrits, qu'il a peut-être volontairement cachés, ignorant les dépositions faites par ses camarades — grâce à Dieu on ne va pas au rapport de l'autre côté de la barricade, — inquiet sur les conséquences d'un mensonge inutile, rassuré par ailleurs en conscience puisqu'il n'a plus l'impression de révéler mais bien celle de simplement confirmer, l'informateur donne le ban et l'arrière-ban de ses connaissances.



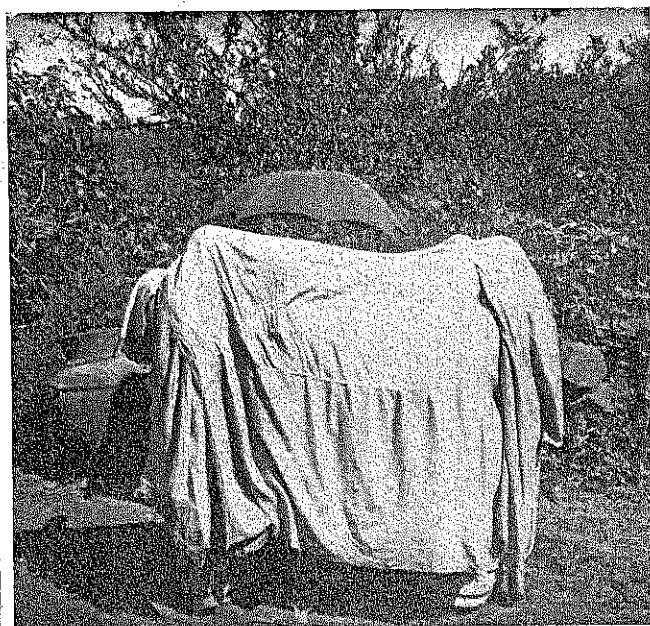
FUNÉRAILLES DU CHASSEUR DU 20 OCTOBRE (SANGA, SOUDAN FRANÇAIS). CROQUIS DE LA PLACE PUBLIQUE D'OGOI-DU-HAUT A LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DE LA MORT.



DURANT LE SÉJOUR DE SIX MOIS (JUILLET-DÉCEMBRE 1932) QUE LA MISSION FIT SUR LE TERRITOIRE DU CONSULAT ROYAL D'ITALIE A GONDAR (ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE), L'UNE DES PRINCIPALES INFORMATRICES FUT LA VIEILLE GUÉRISSEUSE MALKAM AYYAHOU, POSSÉDÉE RENOMMÉE CHEF D'UNE IMPORTANTE SECTE DE « ZAR ». ELLE EST REPRÉSENTÉE ICI, EN HAUT ET EN BAS, LORS DE DEUX DES PHASES LES PLUS MARQUANTES DE SES RELATIONS AVEC LA MISSION.

En haut :

DEVANT LA MAISON DE LA MISSION A GONDAR, GASTON-LOUIS ROUX OFFRE A MALKAM AYYAHOU UN PORTRAIT DU RAS HAYLOU PEINT PAR LUI, TABLEAU DANS LEQUEL ELLE A RECONNU L'EFFIGIE DE SON GRAND ZAR ABBA QWOSQWOS. DERRIÈRE GASTON-LOUIS ROUX, LE NOMMÉ TAKLA MARYAM, L'UN DES DOMESTIQUES DE LA MISSION.



En bas :

DANS LE JARDIN DE SA MAISON DE BAATA, MALKAM AYYAHOU, EN TRANSE, EST DISSIMULÉE PAR SES ADEPTES QUI ÉTENDENT LEURS « CHAMMA » DEVANT ELLE, LE 4 OCTOBRE 1932, LORS D'UN SACRIFICE DE POULETS. AU-DESSUS DES VOILES ÉTENDUS, ON APERÇOIT UN PARAPLUIE QU'UNE ADEPTE TIENT OUVERT AU-DESSUS DE MALKAM AYYAHOU.



PREMIÈRE IMAGE : SEYFOU TCHENGER.

La plupart des maladies sont attribuées, en Abyssinie, à la possession par les zar, génies mâles et femelles qu'on se représente comme des hommes invisibles — habitant généralement la brousse, les lieux boisés ou rocailleux — et auxquels un grand nombre de personnes, frappées par eux, vouent un culte, afin de se concilier leurs faveurs et de guérir. Le zar attaque plus fréquemment les femmes que les hommes; aussi la forme normale de la secte de « zar » est-elle un groupe de femmes malades fréquentant la maison d'une grande possédée devenue guérisseuse, et se réunissant à date fixe, lors des principales fêtes de la religion officielle.

Le traitement habituel consiste à faire entrer en transe la personne malade et, le génie étant « descendu » sur elle, à interroger ce dernier, recommençant l'opération jusqu'à ce que, par la bouche de la personne malade, il révèle son identité: on le prie alors de pardonner, moyennant un sacrifice dont il indiquera lui-même la nature, quant à l'espèce et à la couleur de la victime. Par la suite, la possédée devra offrir à son zar un sacrifice annuel.

Condamnées par les prêtres chrétiens comme par les musulmans, ces sectes sont assez mal vues, mais les personnes qu'on dit malades du zar sont tellement nombreuses que seuls les possédés professionnels (guérisseurs ou guérisseuses) forment un milieu un peu à part. Dans presque chaque famille, la femme « qui a le zar » est respectée et joue un rôle important: on la consulte pour les discussions d'intérêt, les affaires de justice; elle intervient dans les mariages, les divorces, les accouchements; souvent elle prédit l'avenir. Le zar, héréditaire, se transmet le plus souvent de mère en fille; mais il peut aussi passer à un collatéral, voire du père au fils.

Il semble que cette institution, survivance des religions qui, en ce pays, précédèrent le christianisme, ait une immense aire d'extension.

LE TAUREAU DE SEYFOU TCHENGER

par MICHEL LEIRIS

DEUXIÈME IMAGE : MALKAM AYYAHOU.





TROISIÈME IMAGE : LUTTE POUR TERRASSER LE TAUREAU. LE CHASSEUR KASAHOUN, DOMESTIQUE D'ABBA JÉROME, UNE CORNE DE L'ANIMAL DANS LE FLANC, LUI RENVERSE LA TÊTE.

Le zar se rencontre en Abyssinie, en Arabie, en Égypte, en Erythrée, à la Côte française des Somalis, au Soudan anglo-égyptien... On connaît par ailleurs le bori, en pays haoussa et jusqu'à Marrakech, Tunis et Tripoli.

La Mission Dakar-Djibouti, qui a relevé l'existence de sectes très analogues sur divers points de son parcours, notamment au Soudan français (I), a étudié le zar à Gondar (Éthiopie septentrionale) et à la Côte française des Somalis.

(1) A Kita et à Bamako, la secte du *dyédounou* ou « tambour d'eau »; à Mopti, celle du *oullé horé* ou « danse des fous », différente de la précédente en ce qu'elle est une secte mixte, comprenant un nombre sensiblement équivalent d'hommes et de femmes.

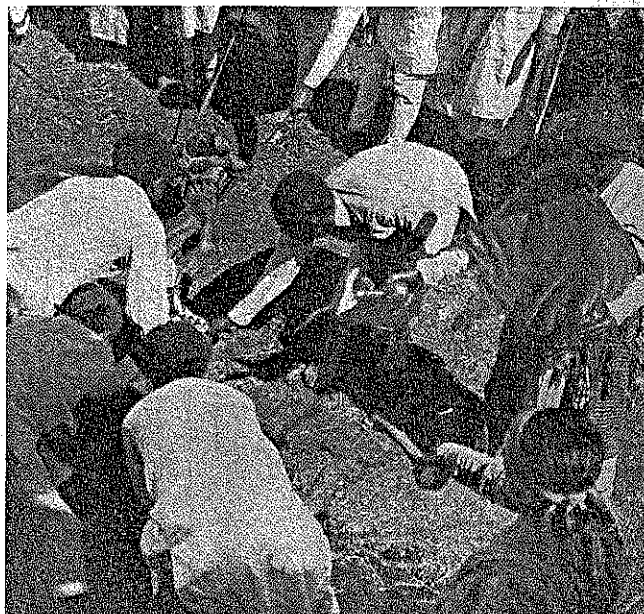
QUATRIÈME IMAGE : LA TASSE DE SANG.



Le texte qui suit n'est que le commentaire de douze images extraites des documents rassemblés par la Mission lors de son séjour à Gondar. La première est la reproduction d'un dessin aux encres de couleur exécuté par le chef d'église Enqo Bahri (membre de la principale secte de zar de Gondar malgré sa qualité d'ecclésiastique) au recto du folio 10 du manuscrit 332 de la collection, série de portraits de zar qui lui avait été commandée. La deuxième est une photographie de Malkam Ayyahou, vieille guérisseuse, chef de la secte dont fait partie Enqo Bahri et qui fut notre principale informatrice sur cette question. Les dix autres sont des photographies prises par Marcel Griaule lors du sacrifice à Seyfou Tchenger, le 8 octobre 1932.

J'ai utilisé pour la rédaction de cet article mes propres notes et

CINQUIÈME IMAGE : ASPERSION DE LA BLESSURE





SIXIÈME IMAGE : DE L'HERBRE EST MISE SUR LE SANG.

celles prises en amhari gna par le lettré abyssin Abba Jérôme, délégué par l'Empereur auprès de l'expédition pour l'aider dans ses recherches. Les notes prises par Abba Jérôme, soit au cours des enquêtes qu'il a effectuées avec moi, soit au cours des cérémonies auxquelles, grâce à lui, il nous a été possible d'assister, constituent le manuscrit 236 (A, B, C, D) de la collection. J'ai fait de très larges emprunts à ces notes, traduites par Abba Jérôme et moi-même sur le terrain, en recourant à nos informateurs chaque fois que s'en faisait sentir le besoin.

Un tel article, nécessairement rapide, peut prétendre tout au plus à indiquer certains aspects fondamentaux de la question.

Première image. — Seyfou Tchenger, en tenue d'apparat, entouré de ses gardes nobles ou *wourieza*. Il porte la croix sur le front, tient son épée hors de son fourreau d'or. Selon Malkam Ayyahou son « cheval » (c'est-à-dire la femme qui est possédée par lui), il est le chef de tous les *zar*. Lorsqu'il descend sur quelqu'un, que ce quelqu'un entre en transe et que, parlant par la bouche de celui qu'il possède, Seyfou fait le *foukhara*, c'est-à-dire récite son thème de guerre, comme un soldat ou un chasseur qui se présente en se vantant de ses victoires, il dit d'abord : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique », puis :

Guide des quarante
Organisateur des quarante
Qui blesse mille
Qui fait blesser mille
Qui fouette mille
Qui fait fouetter mille
Seyfou Tchenger
Armature du toit des awolia (1)

ou encore :

Qui pénètre dans la mer
Qui met le djinn en détresse
Seyfé Djima Djima
Qui ne rentre pas sans avoir tué
Le buffle et le doukoula (2)
Tueur d'œil d'ombre (3)
Organisateur des *zar*.

(1) Grand *zar* ou grand illuminé.
(2) Sorte d'antilope.
(3) Variété de mauvais esprits.

Il peut dire également :

Profanateur de prêtres
Profanateur d'autel

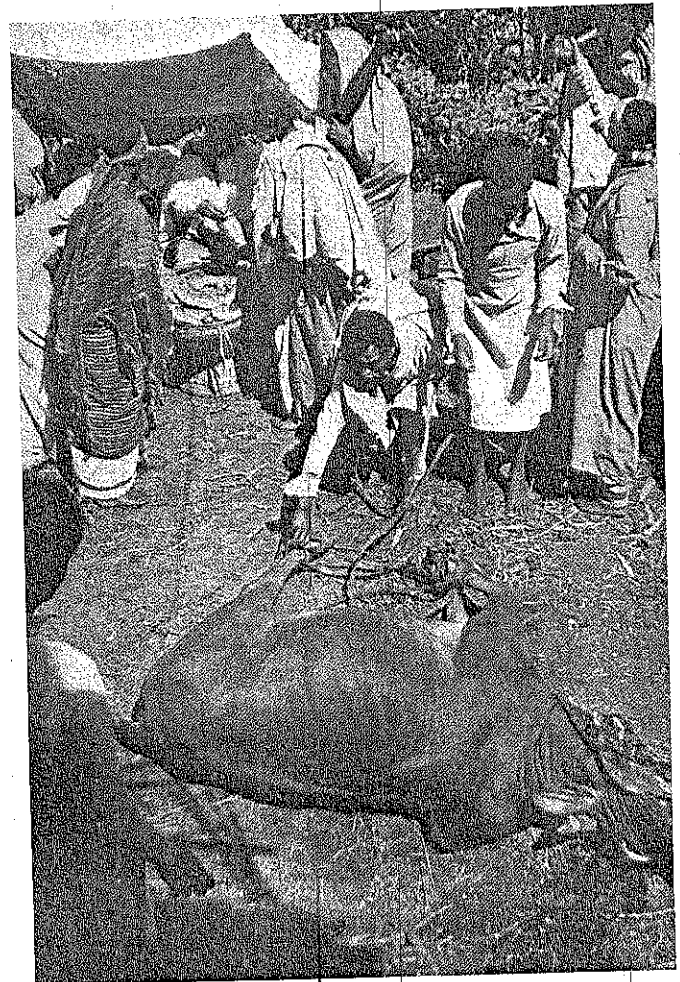
et :

Guérisseur de morts
Comme le Créateur.

Seyfou Tchenger est le plus grand de tous les *zar*. Il commande directement aux « quarante », qui constituent ce qu'on appelle la « maison droite », indirectement aux « quatre-vingt-dix-huit », qui sont la « maison gauche ». Il est le grand ennemi des *djinn* ou démons de l'eau ; c'est pourquoi on l'appelle « fendeur de mer et tueur de djinns ». Lorsque, après avoir étudié quatorze ans à Jérusalem, il revint chez sa mère Wourer, près du lac Tana, il délivra sa sœur Rahiélo, génie de la peste et du choléra, qu'un *djinn* avait enlevée et emportée dans la « mer » du Nil Blanc. Disant : « Au nom du Père... » il tua le *djinn* avec son arc. En même temps que Rahiélo il délivra les cinq enfants que celle-ci avait eus avec le *djinn*. Ces cinq enfants nés dans la mer sont de la maison gauche.

Seyfou est un bon chrétien. C'est de Dieu qu'il tient son pouvoir de « casser » avant de les livrer aux autres *zar* ceux qu'il veut rendre malades parce qu'ils se sont mal conduits ou méprisent le *zar*, ceux encore qu'il veut posséder lui-même (ou faire posséder par l'un des siens) afin de les soustraire aux mauvais esprits. Revenant de Jérusalem où il avait appris à dire la messe selon le rite des Amhara, il était incédecis, ne sachant comment s'y prendre pour exercer son sacerdoce de chef des *zar*, étant entendu qu'il ne pouvait pas faire le chant et la danse religieuse, qui font partie du rite chrétien. Son frère Seyd Kader et lui allèrent consulter le grand saint Abbo et ce dernier conseilla, comme moyen d'amadouer les *zar*, la *wadadja*,

SEPTIÈME IMAGE : ON DÉLIRE LE TAUREAU.



réunion nocturne où on les attire en chantant à la manière musulmane. Selon Seyfou, la *wadadja* « guérit ce qui est cassé et ce qui est détérioré ; c'est le grand remède ». C'est pourquoi chez les grands possédés qui jouent le rôle de guérisseurs on donne des *wadadja*, où par le chant, le tambour et les battéments de mains on met les malades en transe afin de les guérir. Et l'on dit de Seyfou, capable d'être un protecteur aussi bien que de châtier :

*Celui qui casse pour réparer,
Celui qui déchire pour recoudre.*

D'après le chef d'église Enqo Bahri, « Seyfou a fait un pacte avec Abbo, Abbo est entré dans le pacte, disant : « Je détruirai » pour toi, par la foudre et par le tonnerre, celui qui ne croit pas » au Sauveur du Monde, celui qui n'honore pas Michel et Gabriel » et celui qui ne célèbre pas les fêtes ». Et lui Seyfou jura de même de remplir ses ordres, de punir celui qui profanerait les fêtes, celui qui ne célébrerait pas le dimanche, celui qui n'honorerait pas le corps et le sang du Christ, — devenant maladie, devenant épidémie, commandant sa sœur Rahiélo avec toutes ses armées, ses *chankalla* (4) ; entrant par la maladie du ventre, par le mal de tête, par les tranchées, par le point de côté, par le rhumatisme, par la maladie des yeux, par le *bouda* (5), par le zar bouda, par le zar, par la peste (qui fait coucher toute la maison, abattant tous), par l'attaque subite, par le *methat* (6), par le mauvais œil, par l'œil d'or ; entrant par le *shotalay* (7), par l'œil d'ombre. En entrant par cela, il met en détresse les prêtres et le peuple. Quand ils manquent à leur devoir il se fait juge et les met en détresse, pendant le cantique, dans le sanctuaire, au moins pendant leur prière et pendant leur messe. Il tue ceux qui ne veulent pas se convertir au bien et ceux qui ne veulent pas se modérer. S'ils ne sont pas commodes il les fait parler avec colère, il leur envoie la luxure, il les fait sortir du monastère pour les jeter. »

La victime propre à Seyfou Tchenger, celle qu'on lui sacrifie soit comme *maqwadasha* (offrande que le zar réclame par la bouche de la personne qu'il a rendue malade et dont celle-ci consommera seule la viande, dans un but médical), soit comme *djebata* (offrande faite au zar par une personne désireuse de s'assurer sa protection, la cérémonie ayant plutôt le caractère d'un banquet communiel au cours duquel la viande est partagée entre la personne sur qui descend le zar et les assistants), la victime particulière de Seyfou Tchenger, celle qui le caractérise et le distingue, lui et les siens, des autres zar, est un bouc, un bélier ou bien un taureau rouge, à frontal blanc ; la bête doit avoir si possible les deux cornes égales, des taches blanches à la queue et aux pieds. Si c'est un taureau, le fanon doit être rouge.

De plus Seyfou aime les fumigations de bois de *sandal* et semble en liaison avec le citron.

(4) Terme de mépris par lequel les Abyssins désignent les gens de race négroïde.

(5) Esprit qui boit le sang de celui qu'il possède ou lui fait boire invisiblement le sang des autres. Celui qui est pris par le *bouda* passe pour être susceptible de se changer en hyène.

(6) Maléfice qui fait mourir très rapidement, avec le délire

(7) Esprit qui rend les femmes stériles, sujettes aux avortements ou incapables de procréer des enfants viables.

*L'escorte de Seyfou est de citron
Son escorte est de citron tendre,*

chante-t-on.

De même :

*Le citron abonde à sa porte
Sans Seyfou Tchenger le cueillera-t-on ?*

Deuxième image. — Malkam Ayyahou. Née à Gondar d'un gondarien, qui était chef de l'église Baata, et d'une mère tigrée Malkam Ayyahou a beaucoup voyagé : en Erythrée jusqu'au de Massaouah, au Choa, au Kaffa (d'où elle ramena trois esclaves présents que lui firent des chefs en échange de vanneries qu'elle leur avait données). Son premier mari fut tué à la bataille d'Adou où il combattait dans les rangs italiens.

Lorsque Seyfou Tchenger descendit pour la première fois à Malkam Ayyahou, raconte une de ses adeptes, elle resta

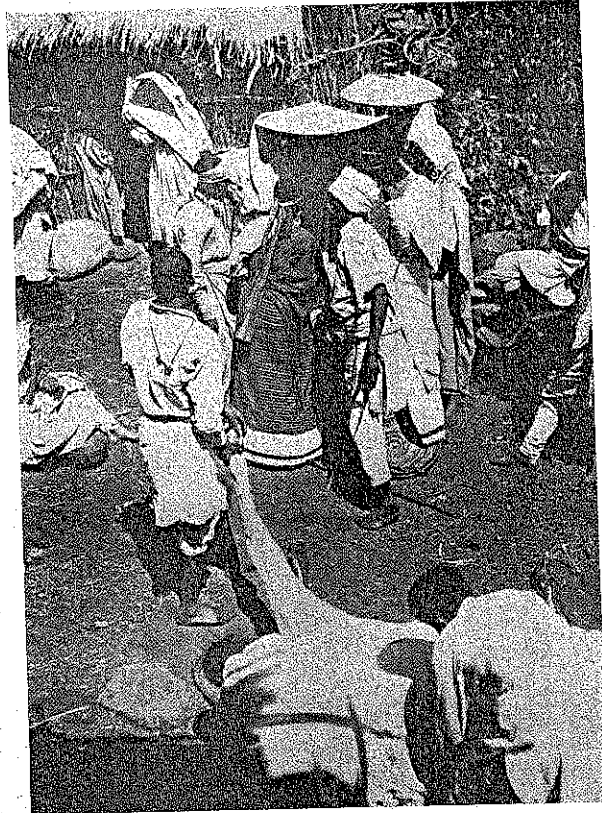
ans mangeant des feuilles de (plante à propriétés excitantes consommées les grands possédés à l'instar des musulmans) et « fleurs » de maïs éclaté. Le zar déclarait seulement comme « Tigréri », sans révéler précisément son identité. C'est un clerc nommé Samma qui, lui faisant subir ces ses trances l'interrogatoire mental, démêla les divers aspects elle était possédée. Au début de sa possession par « Tchengerié » elle doit le nom sous lequel elle désigne communément : Moï Tchengerié Malkam Ayyahou comme folle. Son mari prise tabac, cela déplaisait au zar, poussait hors de chez elle, à grimper aux arbres et se jeter bas, de sorte qu'on la croyait morte.

Le seul enfant actuel vivant qu'aït Malkam Ayyahou est une fille très belle, *wayish*, plusieurs fois divorcée qui est la norme en Abyssi. Certains disent qu'Emawayish, possédée, succédera à sa mère en qualité de guérisseuse et à son tour un *guenda*, « abrévié ou plateau à café rituel », l'attribut principal des possédés illuminés. Mais il semble que *wayish* ne tienne pas à l'héritage, car cela pourrait lui nuire à se remarier, les hommes n'aimant pas beaucoup, en se mariant et en épousant des femmes possédées.

Encore aujourd'hui Malkam Ayyahou porte dans son ventre un enfant ossifié. C'est le grand zar Abba Yosef qui a ossifié l'enfant avant de la posséder : c'est un zar très religieux et, dit-elle, Malkam Ayyahou, « il a fait avorter son cheval parce qu'il ne voulait pas que dans les endroits propres ».

Les autres grands génies qui possèdent Malkam Ayyahou sont Rahiélo, sœur de Seyfou ; Abba Qwosqwas, qui incite Malkam Ayyahou à bâtir des maisons en vue de les revendre ; Chanqwa, une jeune négresse de Rahiélo, qui posséda Malkam Ayyahou pendant son voyage au Kaffa, où il y a beaucoup de possédés. Ces zars jouent dans la vie de Malkam Ayyahou un rôle nettement déterminé. Ainsi, c'est en tant que Tchengerié qu'elle tance les zars *guenda* de guérisseuse, en tant qu'Abba Yosef qu'elle accorde des absolutions aux chrétiens et règle les affaires de justice, en tant qu'Qwosqwas qu'elle intervient dans les discussions d'intérêt, en tant que Chanqwa qu'elle sert à manger et à boire et à se divertir viennent dans sa maison.

Bien qu'un peu discréditée de par sa qualité de *balax* « a le zar », c'est-à-dire possédée, du fait aussi qu'elle exerce la profession de guérisseuse elle reçoit toutes sortes de gens



HUITIÈME IMAGE : COMMENCEMENT DU DÉPEÇAGE.



NEUVIÈME IMAGE :

ON ENLÈVE LE DIAPHRAGME, LA « TOILETTE » EN TERME DE BOUCHERIE. LES OS DE LA BÊTE SERONT SOIGNEUSEMENT ENTERRÉS ; LES CORNES ET LES SABOTS SERVIRONT A DES FUMIGATIONS. SI LES OS ÉTAIENT RONGÉS PAR LES CHIENS, LA PERSONNE QUI A REÇU LE SACRIFICE SOUFFRIRAIT DE DOULEURS ARTICULAIRES.

maison — à la fois hôpital où habitent des pensionnaires (qui sont souvent des prostituées ou doivent se prostituer, leur mari les ayant abandonnées à cause de leur maladie), hôtellerie (car dans la maison d'un awolia l'étranger est toujours bienvenu), café où viennent des hommes attirés par les wadadja (puisque à ces réunions d'adeptes ils verront des femmes en transe danser, chanter, les provoquer), Malkam Ayyahou est une notable de Gondar. Il est vrai qu'elle descend des empereurs et est une *balabbat*, c'est-à-dire la détentrice d'une propriété héréditaire.

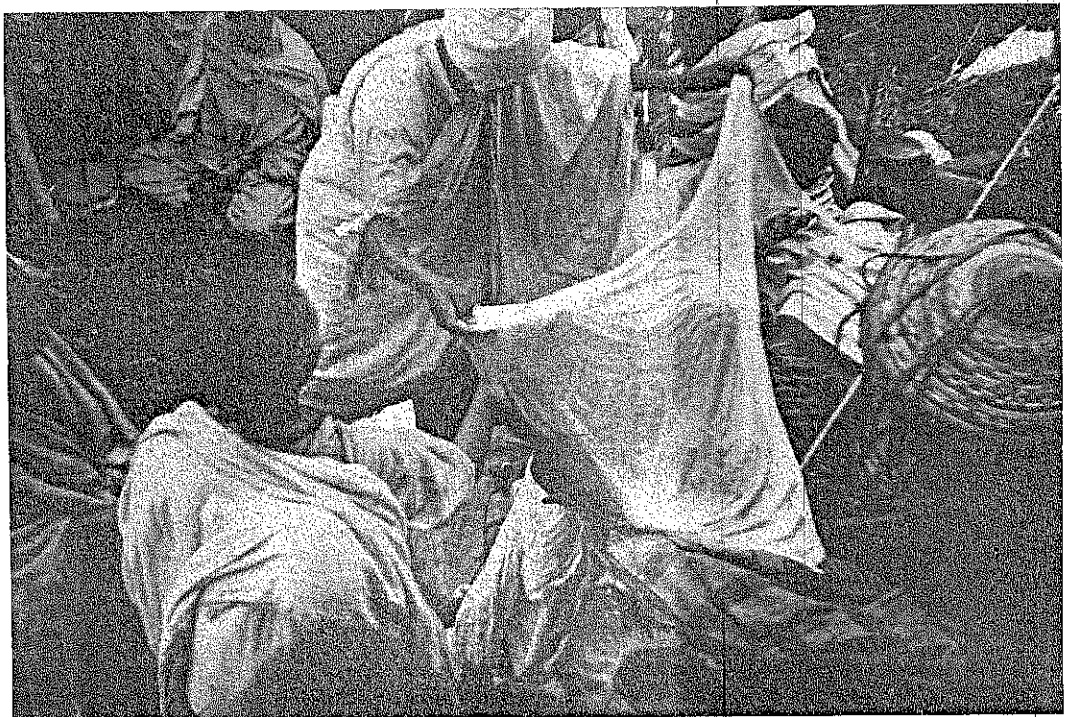
De même qu'à tous les possédés, quand un zar mâle est sur elle il faut lui parler au masculin. Ce qui, après diverses histoires de

famille, décida du divorce définitif de sa fille et du premier mari de celle-ci, est le fait que ce dernier, par mépris pour Malkam Ayyahou, s'était mis à l'appeler « Madame Tchengerié » au lieu de « Mon père Tchengerié ».

Le sacrifice que nous offrimes, le 8 octobre 1932, à Seyfou Tchenger dans la maison que Malkam Ayyahou occupe à Gondar, paroisse Baata, n'était pas le premier. Outre un sacrifice de mouton à sa fille, pour le zar Abba Moras Worqé, nous avions offert à Malkam Ayyahou une brebis blanche pour Rahiélo ainsi que plusieurs poulets de diverses couleurs pour les zar de quelques adeptes. Ultérieurement j'ai offert un bélier rouge et blanc bigarré pour Azaj

DIXIÈME IMAGE :

LE PRÊTRE AYYÉLÉ COIFFANT SA SŒUR DU DIAPHRAGME OU « MORA ». C'EST SEULEMENT A PARTIR DE CE MOMENT QU'ON PEUT DIRE QUE LE « MORA » EST ACCOMPLI, C'EST-À-DIRE LE SACRIFICE ACHÉVÉ. AVANT CE RITE, DES ADEPTES ONT PROJETÉ SUR LA TÊTE DE MALKAM AYYAHOU DES TIGES DE ROSEAUX QU'ELLE LEUR AVAIT DISTRIBUÉES.



Doubo, zar de la lèpre, et ai reçu de la part de Seyfou Tchenger, en remerciement du taureau qu'avait donné Griaule, deux coqs blancs pour le zar musulman Seyd Kader, que Malkam Ayyahou m'avait assigné comme protecteur.

Les images qui suivent ont trait au sacrifice du 8 octobre, acte principal d'une cérémonie qui dura une semaine.

Troisième image. — Dans la cour de Malkam Ayyahou, vers dix heures du matin. Jusqu'à une heure avancée de la nuit on a « tiré la wadaja », chantant :

Vois son sang, vois son sang
Du seigneur vois le taureau
Vois son qellié (8), vois son mora (9)
Du seigneur vois le mora

et beaucoup d'autres chants. Un grand nombre de génies se sont manifestés, descendant sur les femmes adeptes, mais sur peu d'assistants mâles, et faisant faire aux femmes le *gourri*, mouvement rotatoire de la tête ou pendulaire du buste d'arrière en avant, caractéristique de la transe (10). On a servi le café rituellement, Malkam Ayyahou récitait des oraisons. Lorsque les danses étaient trop longues et trop violentes, on les arrêtait en disant : « La Croix est debout ».

Ce matin, après un nouveau café — servi trois fois selon la règle — Malkam Ayyahou a ceint son front d'un diadème garni d'une crinière de lion. A ses adeptes en transe elle a remis, après bénédiction, les parures qui reviennent aux gardes nobles de Seyfou. Puis elle s'est rendue au lieu du sacrifice.

L'image montre le taureau comme on va le tresser. Ses deux membres antérieurs sont déjà garrottés. Un homme renverse la tête de la bête, tandis qu'un autre s'apprête à lier les membres postérieurs. Vers le haut de la photographie, on voit les adeptes debout entourant Malkam Ayyahou assise et tenant dans ses mains le fouet dont Seyfou Tchenger se sert pour « battre les zar ignorants qui n'ont pas fait d'études » et avec lequel « il fouette les méchants qui s'écartent de la volonté du maître ». Une grande corbeille de vannerie, posée à terre, contient les galettes molles de sorgho — ointes de beurre et de sauce au berbéri — qu'on distribuera à tous les assistants après l'égorgeage, avec d'autres denrées solides : diverses sortes de grains grillés, pains dits *dabbo*, boulettes au miel et au *noug*.

La lutte avec la bête sera longue. Elle tombera d'abord sur le côté gauche, mais il faudra recommencer, car seule la droite est le bon côté. Enfin, la victime dûment ligotée et immobilisée, le prêtre Ayyélé, frère de la guérisseuse, sera à même de l'égorger.

Quatrième image. — Il est environ dix heures un quart. La bête vient d'être égoagée. On voit encore les hommes qui tiennent les courroies avec lesquelles ses quatre pieds ont été liés. Au premier plan, à gauche, tournant le dos, le chef d'église Enqo Bahri tend, de sa main droite, la tasse de sang qu'il a prélevée à la blessure. Cachée derrière ses voiles, Malkam Ayyahou — Seyfou Tchenger —

(8) Peau de l'animal, qui servira — selon les cas et selon la nature de la victime — soit pour s'asseoir, soit pour se coucher.

(9) Diaphragme.

(10) Malkam Ayyahou fait remonter le *gourri* à l'origine des zar. Quand Eve, ayant eu trente enfants d'Adam et craignant que Dieu ne l'accuse de luxure, eut caché les quinze plus beaux et que Dieu l'eût maudite disant : « Ceux que tu as cachés, qu'ils restent cachés ! » — ce qui est l'origine des zar — les enfants cachés s'enfuirent en brousse, faisant le *gourri* pour manifester leur contentement. « Comme quelqu'un qui marie son fils avec des réjouissances, dit Malkam Ayyahou, de même faire le *gourri* est signe de joie. Quand les zar habitent les hommes visibles après les avoir dominés et vaincus, ils font le *gourri* parce qu'ils sont contents d'avoir vaincu. Après qu'un chasseur a blessé le fauve, celui-ci tombe et s'agit avant que ne sorte son âme ; telle est la signification du *gourri*. Quand l'ombre du zar se pose sur un malade, en signe de victoire et de domination le zar lui fait faire le *gourri*. De même qu'un poulet égoagé saute et se débat avant que ne sorte son âme, de même le zar, après avoir vaincu son cheval, le met en angoisse et lui fait faire le *gourri*. » Certaines adeptes considèrent le *gourri* comme douloureux, d'autres y voient un plaisir analogue à celui qu'on éprouve à retrouver un parent, d'autres encore une jouissance, le tenant pour une sorte de coït entre la possédée et le zar mâle qui vient la visiter. Les zar de la maison de droite font faire le *gourri* à droite (c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre, par rapport à l'observateur) ceux de la maison de gauche le font faire à gauche.

voira ce sang, puis le génie l'abandonnera, car le grand zar n'est là qu'au moment où il s'agit de consommer le sang, cédant ensuite la place à un représentant qui mangera la viande (mélange cru des douze parties — foie, poumons, queue, cuisses, langue, épaules, reins, filets — avec sel, beurre et sauce au berbéri), remplacé lui-même ultérieurement par des génies d'ordres divers, selon les phases de la cérémonie.

Cinquième image. — Le taureau agonise. Deux femmes adeptes à droite, projettent sur la blessure de l'eau miellée et de la bière, contenus dans les carafons dont elles sont munies. Toutes deux sont revêtues de parures inhérentes à leur zar, tuniques et bandeaux de front. C'est un moment dangereux, car des démons peuvent venir, attirés par le sang, et frapper l'un ou l'autre des assistants. Aussi les hommes qui ont pris part à l'égorgeage reçoivent-ils les premiers de l'eau miellée et de la bière.

Sixième image. — Deux hommes couvrent d'herbe le sang répandu. La blessure faite au cou du taureau suit la ligne de la trachée. Alors que pour l'abatage ordinaire on coupe transversalement, lorsqu'on tue pour un awolia on ouvre la gorge en longueur, fendant d'abord la peau superficiellement, puis écartant les lèvres de la plaie, de manière à découvrir la trachée. C'est alors seulement qu'on attaque cette dernière. Une telle façon de procéder est, dit-on, désagréable au Créateur, la sortie de l'âme étant plus longue, mais il importe de l'employer car elle seule permet de conserver la peau dans son intégrité, de manière que celle-ci devienne par la suite « l'image » de l'animal.

On voit au fond une adepte penchée sur la cruche de bière qui servira à la communion des assistants et Malkam Ayyahou, abritée par un voile que tendent des adeptes pour la protéger du soleil, préparant à distribuer elle-même les denrées.

Septième image. — On délie les membres du taureau mort. Ra battue sur le côté quand on a dénudé la trachée, la partie gauche de la peau du fanon laisse voir la plaie. Au deuxième plan à droite une adepte tend à quelqu'un une carafe de boisson. Tout au fond assise devant la corbeille de *dabbo*, Malkam Ayyahou continue la distribution.

Huitième image. — 10 h. 30. Commencement du dépeçage. La peau a déjà été enlevée. Debout et de profil, le prêtre Ayyélé tient négligemment le couteau sacrificiel, qu'on voit au bout de sa main gauche. Entourée d'adeptes qui s'empressent autour d'elle, Malkam Ayyahou distribue toujours et donne ses bénédictions.

Neuvième image. — 10 h. 55. Malkam Ayyahou n'est plus suivie de ses adeptes, elle est rentrée sous le *das*, abri temporaire construit avec des toiles de tente, pour la cérémonie. Dans la cour les domestiques dépècent, au couteau et à la hache. Deux d'entre eux détachent le diaphragme, qu'ils tirent, tandis que l'un d'eux le coupe avec le couteau qu'il a dans la main droite. A gauche regardant, le jeune diacre Tebabou, petit-fils de Malkam Ayyahou (11).

(11) Sur le caractère dangereux du sacrifice et même des rites de la religion officielle, Tebabou, sacrificateur pour sa mère Emawayish, déclare : « Quand j'égorge le mouton, je l'égorge en récitant la prière : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique » et la bête devient chrétienne. C'est les chrétiens qui en goûtent, les musulmans jamais... Quoique j'aie reçu des ordres, quand je verse le sang et égorge la bête avec des prières, je manque pas de craindre que les démons et les zar ne me piquent s'appuyant sur le sang. C'est pourquoi je ne cesse de prier tout bas. Les démons et les zar poursuivent avec acharnement celui qui a reçu les ordres. En ce qui concerne celui qui est illettré et ignorant, disant : « Il est à nous, ils s'en désintéressent. Celui qui a reçu les ordres, quand il sort de l'église il sent l'encens. A cause de cela, c'est plus dangereux pour nous et ils nous cherchent. Nous ne sortons pas de l'église isolément. Si nous sortons seuls de l'église, il nous faut réciter tout bas les louanges de Marie du lundi et la Prière de la Foi. Grâce aux prières dites à voix basse, des anges s'approchent à gauche et à droite. Mais si l'on récite à haute voix, les démons renversent la prière, en la faisant prendre à rebours. Ils nous font réciter les Louanges de Marie en transposant le cul au commencement et menaçant de nous frapper... Quant au mouton ou au bouc que j'égorge, je ne reste pas tranquille auprès du sang versé, afin que les démons et les zar ne me soient pas hostiles. Je m'éloigne du côté du mur et m'y appuie en m'asseyant sur la banquette le mur de la maison étant une chose d'appui et de protection. Après m'être appuyé un peu, je me lève et sépare la peau de la chair ».



ONZIÈME IMAGE : SERVICE RITUEL DU CAFÉ.

Dixième image. — Sous le *das*. Malkam Ayyahou est assise sur son lit de repos, au milieu des adeptes. Debout devant elle, son frère, le prêtre Ayyélé, lui pose le diaphragme sur la tête, comme un voile. Ainsi parée, elle mangera le mélange des douze parties, cachée sous la toge d'un adepte.

Onzième image. — Sous le *das*. Sur le sol jonché de roseaux est posé le *guenda* chargé des tasses à café. Parmi les tasses, on en distingue une plus grande, pleine de marc de café et dite *wamber*, c'est-à-dire « trône » ou « juge ». Ce marc de café est employé à des usages médicaux : massages, onguents pour plaies, etc... Il paraît que dans certains cas les adeptes s'en servent comme de khol pour se noircir les yeux. Quand on veut maudire quelqu'un par le *guenda*, on retourne la grande tasse sur le plateau sacré.

Le café est avec le *tchat* l'aliment type des awolias. Ce sont les ermites de la brousse qui en ont introduit l'usage. Tchat et café intercédaient auprès des zar et les apaisent ; c'est leur nourriture préférée.

La maison construite par le café et par le tchat

*Ne tombe pas si on la pousse et si on la secoue,
chante-t-on.*

Un grand sheikh musulman, qu'on appelle Abba Wa (le « grand-père ») et que certains considèrent comme le chef de tous les awolia, possède un grand *guenda* dans la province du Tigré où il réside. A ceux qui viennent chez lui en pèlerinage et le servent un certain temps comme *keddam*, habitant la maison, faisant le service du café et divers bas ouvrages, il accorde la permission d'« étendre le *guenda* », c'est-à-dire que le disciple pourra, dans le lieu de résidence que lui fixera Abba Wa, avoir un *guenda* à lui et soigner à son tour les malades. On dit « étendre » ou « ouvrir » le *guenda* comme les prêtres disent « étendre » ou « ouvrir » le David quand il s'agit d'ouvrir le livre pour lire les prières.

On raconte qu'un autre illuminé, qui vivait dans l'ancien temps, possédait chez lui un *guenda* spécial réservé à dix grands serpents, « vieux, à barbe blanche et gras », qu'il entretenait chez lui. Quand le soleil commençait à chauffer, les serpents sortaient d'eux-mêmes pour aller boire au *guenda* un mélange d'eau et de tisane de tchat préparé exprès pour eux. Chaque fois qu'on sacrifiait un bœuf, les serviteurs prenaient le *guenda* et allaient le remplir de sang chaud, pour faire boire les grands serpents.

Le *guenda* doit toujours être de forme rectangulaire et pourvu d'un rebord, car les gouttes de café tombées hors des tasses sont la boisson des génies inférieurs. Malkam Ayyahou raconte que son grand zar Rahiélo en possède un dans la brousse, à l'usage des chasseurs. Il se trouve dans une caverne et est gardé par un serpent. Le *guenda* originel serait une planche sacrée d'autel volée par Wourer, qui est la mère de tous les zar.

Toutes sortes d'interdits sont en vigueur tant qu'on est sur les roseaux, qui sont censés avoir reçu le sang. Défense d'en ramasser des tiges et de les casser, car ce serait « briser le bois de chance du zar ». Défense d'écarter les roseaux et de piquer ou gratter la terre, du bout d'un bâton ou d'une baguette. Défense de s'essuyer les mains avec. Défense de tuer la vermine, car « dans la maison de l'awolia on ne doit tuer que des bêtes qui se mangent », c'est-à-dire rien autre que des animaux domestiques comestibles — des bêtes de sacrifice — et des gibiers de chasse. Défense aussi, tant que le *guenda* est découvert, de « s'asseoir en étendant les pieds, sauf si l'on est inconscient, étant vaincu par le sommeil ». De même on ne doit jamais, ayant bu le café, poser sa tasse à terre ou la reposer soi-même sur le plateau ; il faut la donner à celle qui fait office de *keddam*.

On voit sur la photographie le *guenda*, débarrassé de l'étoffe qui le recouvre alors qu'il n'est pas en usage. Accroupie devant par respect, une adepte — dont c'est le tour d'être *keddam* — fait le service. A gauche du *guenda*, la cafetière de terre cuite. A droite, un tesson de poterie dans lequel brûle l'encens.

Debout et extasiée, une vieille femme d'Addis Alam, quartier musulman de Gondar, divague. Elle vit de mendicité et passe pour folle même aux yeux des autres possédées. Étant musulmane, elle ne pourra avoir sa part du taureau tué par les chrétiens.

Au premier plan, à droite, la tête de Malkam Ayyahou. Elle n'est pas encore coiffée du *mora* ou diaphragme ; on distingue sa crinière de lion et sur son dos la parure brodée. Assis à sa droite, un homme barbu, grand possédé qui exerce le métier de guérisseur. A la belle saison, c'est un bandit de grands chemins, mais cette année il n'a pas eu de chance, le zar l'ayant frappé d'une orchite, de sorte qu'il n'a pu quitter Gondar. Il s'appelle l'enfant Mangoustou et descend des empereurs.

Douzième image. — Malkam Ayyahou trône, coiffée du dia-

phragme qui lui pend dans le dos. Près d'elle et regardant le photographe, la femme d'Enqo Bahri, que son état de grossesse avancée n'a pas empêchée, la nuit dernière, de faire violemment le *gourri*.

Un peu plus tard on revêtira Malkam Ayyahou d'une sorte de pèlerine formée de l'estomac bien lavé et séché de la victime, attaché devant par une épingle de sûreté.

Lors du sacrifice d'une brebis blanche à Rahiélo, voyant Malkam Ayyahou vers la fin de la journée ôter le casque formé par le diaphragme et l'intestin enroulé de la victime et l'accrocher à une patère, Enqo Bahri disait : « C'est lourd comme la couronne... » Et en effet, le jour où il reçoit le sang, le zar est comme un roi. Il en sera ainsi pendant sept jours, que le zar soit présent personnellement, descendu sur la possédée, ou qu'il agisse sur elle par tel ou tel représentant.

Durant toute cette semaine on festoiera. Il y aura des trances, des chants, des amusements, tels que procès burlesques à propos d'interdits qui ont été violés ou comédies où l'on se moque du clergé et des rites religieux. Parlant la langue des zar, les adeptes emploieront des mots déformés ou des expressions qu'il faut entendre à contresens, — tels : « C'est un sot » pour dire : « C'est vrai » et, pour dire « Amen », ce même mot déformé de telle sorte qu'il veuille dire : « Nous sommes devenus fous ». Elles tutoieront au féminin les non-possédés, hommes ou femmes.

Au matin du troisième jour, l'herbe du *das* sera enlevée par les esclaves, enveloppée dans une peau de bœuf, portée au dehors et jetée dans un buisson (12). Sous le *das* on brûlera de l'encens. Puis on se rendra en procession, Malkam Ayyahou en tête, dans une des cases d'habitation. Parlant des trois jours passés sur les roseaux, Fantay — adepte qui m'a toujours fait penser à une vieille fille de patronage — dira alors : « Nous avons été trois ans

(12) De même que dans le sacrifice dit *danqara* on jette un poulet noir dans un fourré pour que la première personne qui passera près de ce fourré vous débarrasse de votre maladie en la contractant elle-même.

en brousse, nous allons maintenant rentrer à la maison » (13).

Un gâteau sculpté à base de céréales consacré au zar lépreux Azaj Douho, qui habite les cendres du foyer et est dit « le balayeur du sang », sera partagé entre tous par les soins d'Azaj lui-même descendu sur Malkam Ayyahou.

Le gâteau est servi dans une cuvette de bois qu'on pose devant Malkam Ayyahou, sur trois pierres qui représentent les pierres du foyer. Il est de forme sensiblement hémisphérique, surmonté d'un

dôme arrondi qu'on appelle la « coupole » et dont le sommet est orné d'une petite boule. Autour de la coupole, un peu plus bas, disposées en triangle, trois autres petites boules. Plus bas encore, trois autres petites boules. Selon Enqo Bahri « le gâteau est préparé avec trois boulettes représentant trois pierres, afin que la coupole ne touche pas terre. Trois autres boulettes sont sur le gâteau pour représenter les trois touffes de cheveux de Chankit et les enfures de la lèpre d'Azaj pas encore éclatées ». Selon Ema-wayish la boulette du sommet représente la poterie qui surmonte la faite de la maison.

Malkam Ayyahou gardera pour elle la coupole et préparera avec la masse du gâteau des boules qu'elle distribuera aux assistants. On se passera aussi un gobelet de *boukarité*, bouillie de bière d'orge pas encore fermentée. Les restes du gâteau seront donnés aux gens du dehors par les adeptes.

Ce rite accompli, Malkam Ayyahou demande aux adeptes et aux assistants :

« C'est votre droit. Avez-vous reçu ?

— Nous avons reçu.

— Est-ce que vous avez reçu la part des quarante ?

— Nous avons reçu.

« Que toute la santé d'Azaj soit avec nous ! Que sa gale et sa maladie s'en aillent dehors ! » ajoute quelqu'un.

Au matin du septième jour, après sept nuits passées pour la plus grande partie en wadadja, l'herbe qui jonchait le sol de la case sera à son tour balayée et l'on se séparera.

(13) « Il y a des éléphants et des lions dont nous tétons les mamelles. L'awolia est fils d'Adam ; parce qu'elles sont habituées à lui, il est ami avec les bêtes de la brousse » (Malkam Ayyahou).



DOUZIÈME IMAGE : MALKAM AYYAHOU TRÔNANT.